L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

156 | octobre-décembre 2000

Intellectuels en diaspora et théories nomades

Mysore Narasimhachar Srinivas (1916-1999)

Jackie Assayag

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/151>

DOI : 10.4000/lhomme.151

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 7-14

ISBN : 2-7132-1348-7

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jackie Assayag, « Mysore Narasimhachar Srinivas (1916-1999) », *L'Homme* [En ligne], 156 | octobre-décembre 2000, mis en ligne le 18 mai 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/151>

Mysore Narasimhachar Srinivas

(1916-1999)

Jackie Assayag

« *The anthropologist has to be also a novelist able to evoke the life of a whole society.* »

Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*.

« *When we say that a social fact is total it does not mean only that everything which is observed is part of the observation ; but also, and mostly, that in a science where the observer is of the same nature as his object, the observer is himself a part of his observation.* »

Claude Lévi-Strauss, *Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss*,
Sociologie et Anthropologie.¹

LA DERNIÈRE CONFÉRENCE que donna M. N. Srinivas le 7 octobre au National Institute of Advanced Studies de Bangalore, en Inde, s'intitulait « Obituary on Caste as a System ». Il paraîtra tristement ironique à beaucoup que le premier anthropologue et sociologue indien à anticiper la résilience et la longévité de la caste dans l'Inde moderne dût écrire, à l'extrême fin de sa vie, un requiem à propos dudit système. En réalité, sa leçon avait porté sur la recomposition des castes et la redéfinition de leurs contours et contenus sous la pression des changements de l'économie rurale. Ainsi retournait-il, avec cette ultime intervention publique, au thème qui fut le leitmotiv de son œuvre durant cinq décennies².

Sa mort, le 30 novembre 1999 à Bangalore, interrompait ainsi son exploration féconde de l'une des institutions indiennes la plus complexe et sans doute la plus controversée. La disparition de celui que ses proches appelaient Chamu³ nous prive du même coup de deux projets nourris de longue date et qui lui tenaient à cœur. D'une part, un essai « définitif » sur la paysannerie indienne auquel il souhaitait donner le titre « Moral Universe of the Indian Peasantry » ; d'autre part et surtout, une autobiographie, elle, en cours de rédaction. On regrettera d'autant plus cette perte qu'un tel travail d'anamnèse ambitionnait de se présenter sous forme de « sociologie du soi », pour reprendre sa propre expression. M. N. Srinivas défendait en effet l'idée que « le mouvement de l'étude de sa propre culture, ou d'une niche

1. À la première page de son livre, *The Remembered Village*, M. N. Srinivas remercie Georges Condominas d'avoir appelé son attention sur ces citations, placées en exergue de son ouvrage (1976 : vi) que Condominas avait traduites à sa demande.

2. Les informations concernant cette nécrologie ont été compilées dans le récent interview de M. N. Srinivas par C. J. Fuller (1999), dans les articles d'A. Béteille (2000), de P. Menon (1999), de A. R. Vasavi (1999) et de A. M. Shah, B. S. Baviskar & E. A. Ramaswamy (1996). On trouvera dans ce dernier article une bibliographie presque complète de travaux de M. N. Srinivas. Je remercie vivement C. J. Fuller (London School of Economics) et S. Charsley (Université de Glasgow) d'avoir bien voulu préciser et éclairer aussi bien des points de détail que des questions décisives sur la première mouture de ce texte.

3. On se reportera au témoignage de son ami R. K. Narayan (1999), le romancier, de réputation mondiale, connu pour ses chroniques de la vie quotidienne de la petite ville d'Inde du Sud de Malgundi.

en elle, à l'étude du soi comme champ ethnologique est naturel ». L'incendie accidentel de ses notes et archives, lors de son séjour au Behavioral Science Centre de l'Université de Stanford en 1970, l'avait déjà obligé à reconstituer de mémoire une enquête de terrain conduite à Rampura en 1948. À ses dires, ce passé recomposé, *The Remembered Village* (1976)⁴, était son meilleur ouvrage. De fait, cette pièce de littérature à la recherche du temps perdu lui valut une reconnaissance internationale au-delà du cercle universitaire restreint.

Mysore Narasimhachar Srinivas est né le 16 novembre 1916 dans la ville de Mysore, également nom d'une principauté aujourd'hui intégrée dans l'État fédéral du Karnataka au sud de l'Inde. Ses parents habitaient un village, Arakere, distant de trente-deux kilomètres. Il était le cadet d'une famille de Brahmanes traditionnels qui comptait quatre fils. Il a lui-même raconté comment le « garçon brahmane surprotégé » qu'il était avait, dès son plus jeune âge, reçu un choc culturel par la seule observation de ce qui se passait « à moins de 50 yards du mur arrière de sa maison de College Road » – rue exclusivement habitée par des Brahmanes. « Le village de l'Inde était pour moi terra incognita [sic] même à travers ma famille, des propriétaires terriens absentéistes, qui recevait annuellement leur part de riz de nos tenanciers » (Srinivas 1997 : 3). Quant à la culture des non-Brahmanes voisins, en la circonstance de la caste (des pasteurs) Kuruba, elle « était visiblement et olfactivement différente » de celle dans laquelle il fut élevé. C'est parce que son village équivalait à « ses îles Trobriand, sa terre des Nuer, son pays navaho », expliqua-t-il plus tard, qu'il « devint un anthropologue, un anthropologue dont le terrain était son propre pays »⁵.

Diplômé de philosophie sociale à l'Université de Mysore en 1936, il décide d'aller étudier la sociologie à Bombay sous la direction de G. S. Ghurye, pionnier des sciences sociales en Inde et auteur du livre influent et plusieurs fois réédité *Caste and Race in India* (1932) ; initialement sanscritiste, cet étudiant de William H. R. Rivers à Cambridge dans les années 20 était devenu alors le plus grand sociologue indien⁶. Après un bref « terrain », il rédige son mémoire de maîtrise, *Marriage and Family in Mysore*, qui sera publié à Bombay en 1942. Devenu l'assistant de recherche de G. S. Ghurye, il consacre son « fieldwork » à l'étude des Coorg, groupe social de tradition martiale caractérisé par un esprit d'indépendance, vivant dans les forêts très denses du Karnataka. Il soutient sa thèse, en deux volumes, à l'Université de Bombay en 1944.

En 1945, il quitte l'Inde pour se rendre à Oxford où, comme assistant et sous la direction d'Alfred Reginald Radcliffe-Brown et d'Edward Evan Evans-Pritchard, il retravaille ses matériaux d'enquête pour la mise en forme de sa thèse

4. L'ouvrage est paru avec une préface de l'anthropologue américain Sol Tax.

5. On lira cette expérience de l'altérité proche par un « deux-fois-né », dans son essai, « Studying One's Own Culture : Some Thoughts » (in Srinivas 1992a : 132-150).

6. Pour des compléments de détail, on se reportera à G. S. Ghurye (1973 : 46-47) et G. W. Stocking (1995 : 108-123, 179-208). Rappelons que W. H. R. Rivers travailla, après la fameuse expédition collective de Torres Straits (1898), sur les Toda des collines du Nilgiri dans le Sud de l'Inde de 1901 à 1902.

britannique « The Social Function of Religion in a South Asia Community » (1947). Elle ne paraîtra finalement qu'en 1952 à Clarendon Press, sous le titre *Religion and Society among the Coorgs of South India*, après une sévère réduction, moult amendements et réécritures⁷. L'extension à la totalité du sous-continent de cette analyse locale doit beaucoup à la place qu'occupait alors Srinivas : celle d'un Indien vivant à Oxford durant la période qui a précédé et suivi l'indépendance de son pays en 1947. Le séjour britannique, en milieu intellectuel africaniste dominant, restera le modèle formateur et un cadre cognitif fécond pour sa carrière à venir. Il est vrai qu'à l'époque le petit institut d'anthropologie sociale d'Oxford avait sans doute la plus forte concentration de talents anthropologiques dans le monde. Mais à la différence de ses seniors et pairs, dont les monographies concernaient des communautés tribales relativement homogènes et indifférenciées – Evans-Pritchard sur les Azandé et les Nuer, Meyer Fortes sur les Tallensi, Max Gluckman sur les Borotse, Lienhardt sur les Dinka et Jack Goody sur les LoDagaa –, l'étude sur les Coorg de M. N. Srinivas explorait la complexité de pratiques et de croyances imbriquées dans une riche et ancienne tradition religieuse dont il faisait lui-même partie. Sans doute est-ce cette singularité qui lui a valu l'hommage de Mary Douglas, alors étudiante ; elle reconnaîtra plus tard sa dette envers l'enseignement de M. N. Srinivas.

Aurolé par l'onction de l'école britannique d'anthropologie sociale, Srinivas retourne en Inde en 1951⁸. Le 15 juin de cette même année, il rejoint le département de sociologie de l'Université de Baroda, au Gujarat, où son ancien professeur de Mysore, A. R. Wadia, avait été promu président. Grâce à son labeur et son goût pour les entreprises collectives, il fit de cette institution un centre réputé d'enseignement et de recherches socio-anthropologiques⁹. La recherche signifiant pour lui travailler sur le terrain plutôt que dans les bibliothèques, il encourage les jeunes anthropologues, non seulement indiens mais de par le monde, à venir en Inde pour y étudier les populations tribales, les paysans et les travailleurs en usine. C'est à Baroda qu'il rassemble les articles, d'abord publiés dans la revue *The Economic Weekly*, pour en faire un ouvrage collectif intitulé *India's Villages* (1955) ; y contribuèrent ceux qui allaient devenir des autorités dans le champ des études indiennes : D. G. Mandelbaum, McKim Marriott, F. G. Bailey, A. R. Beals, S. C. Dube, etc. C'est également à Baroda qu'il paye tribut à son maître Radcliffe-Brown en éditant quelques-uns de ses « papiers » non publiés ; le livre paraîtra aux Presses universitaires de Chicago en 1958.

En 1959, à l'âge de quarante-trois ans, il est appelé dans la capitale de l'Union indienne pour fonder et diriger un département de sociologie à la Delhi School of Economics. Attirant les étudiants les plus talentueux du pays, mais aussi de l'étranger grâce à son vaste réseau d'universitaires, il limite volontairement leur

7. L'ouvrage est précédé d'un « Foreword », en forme de manifeste structuralo-fonctionnaliste, d'A. R. Radcliffe-Brown.

8. Louis Dumont succédera à M. N. Srinivas comme « lecturer » en sociologie indienne à Oxford, avant son retour en France en 1955.

9. M. N. Srinivas (1992a : 189-204) a lui-même retracé son expérience dans cette ville.

nombre afin d'approfondir les relations avec et entre eux ainsi que le contrôle et la qualité du travail sous la forme de tutorat. Le centre de recherche ne tarde pas à devenir un pôle prestigieux. Son objectif est de multiplier les recherches qui combinent la sociologie et l'approche anthropologique, le comparatisme empirique et l'enquête intensive sur le terrain, aussi bien dans les plantations, les coopératives sucrières que dans les syndicats, les collèges ou les hôpitaux ; bref, dans le plus grand nombre possible de secteurs d'activité et de « segment sociologiques » de l'Inde contemporaine. La Delhi School of Economics comprenait alors nombre d'économistes (devenus aujourd'hui célèbres à l'étranger), comme K. N. Raj, Jagdish Bhagwati, Amartya Sen, Pranab Bardhan, Mrinal Datta Chaudhuri. Mais ces théoriciens de la macro-économie (alors presque tous d'obédience marxiste) se gaussaient des études conduites auprès des indigènes – parenté, caste, village, religion – sous la houlette du professeur Srinivas¹⁰.

Dans l'intelligentsia indienne de l'époque, comme d'ailleurs au sein de la tradition sociologique européenne (wébérienne, marxiste ou libérale), beaucoup d'esprits considéraient que l'organisation de la caste allait se désintégrer sous la pression du développement et de la modernisation. M. N. Srinivas, lui, a toujours pensé que la caste continuerait de trouver son expression dans la vie privée et publique des Indiens. Lorsque ceux-ci vont « travailler au bureau, ils tombent la veste et enlèvent la caste qu'ils s'empressent de remettre de retour à la maison », aimait-il répéter.

En réponse à une question du sociologue indien André Béteille¹¹, Max Gluckman répondit : « Oh, Chamu s'intégra parfaitement à Oxford. Il était un Braahmane, vous savez » (en étirant ironiquement la voyelle longue). De fait, M. N. Srinivas est Brahmane. Mais il l'était sans ostentation bien qu'il lui arrivât de critiquer les attaques contre l'hindouisme de certains militants « sécularistes »¹². Certes, il ne considéra pas toujours positivement les conséquences induites par les discriminations compensatoires – le système de l'*imperative action* indien – en faveur des castes « Répertoriées » (*Scheduled*). Mais, en tant que président du comité consultatif pour les « castes répertoriées » de l'État du Karnataka, il eut loisir d'explicitier ses positions sociologiques nuancées sur cette question controversée entre toutes en Inde. Au début des années 90, il milita contre la décision du premier ministre V. P. Singh d'augmenter les quotas des « Autres castes arriérées » (*Other Backward Castes*) dans l'administration centrale (conformément aux recommandations de la Commission Mandal diligentée par le parti Janata en 1980). Il y reconnaissait une forme de démagogie populiste plutôt qu'un progrès dans l'équanimité du régime démocratique. Récemment encore, il s'opposa au

10. L'article de K. N. Raj (1995) restitue bien l'atmosphère qui régnait dans cette institution qui se vouait le clone indien de la London School of Economics and Political Science britannique.

11. Le sociologue indien André Béteille avait été l'étudiant de M. N. Srinivas à la Delhi School of Economics.

12. On trouvera quelques-unes des positions ambiguës prises par M. N. Srinivas sur les questions des « réservations » (quotas), de l'« intouchabilité », des « tribaux », de l'« hindouité » et du nationalisme dans l'article que lui consacre M. N. Panini (2000 : 177).

projet du Gouvernement indien de relancer, en 2001, un recensement de la population prenant en compte l'appartenance de caste (*jâtis* et *varnas*) – catégorie supprimée par les Britanniques en 1931. Selon lui, la complexité et la fluidité des « espèces » (*jâtis*) et des « couleurs » (*varnas*) ne pourront jamais être « authentiquement » restituées ; les castes résisteront toujours à l'étiquetage taxinomique. Il avait pourtant, ou à cause de cela ? préfacé élogieusement (1992b) le premier volume d'une série monumentale destinée à répertorier les castes du « peuple de l'Inde », coordonnée par K. S. Singh, un temps directeur de l'Anthropological Survey of India, dans le droit fil des *Imperial Gazetteers* ou des *Castes and Tribes of India* conçues par les fonctionnaires du British Raj¹³.

En 1972, Srinivas retourne dans sa région d'origine pour exercer, en tant que directeur adjoint, à l'Institute for Social and Economic Change (ISEC) de Bangalore. Il le quittera à l'âge de la retraite en 1979, sans cesser toutefois de mener des recherches et d'écrire. Il y reprendra toutefois du service pour siéger comme président de 1989 à 1994. Nommé professeur émérite en 1996, il travaillera dans ce cadre au renouveau des disciplines de l'anthropologie et de la sociologie, en les croisant avec des préoccupations concernant le développement, notamment à travers un vaste projet sur la sériculture nationale financé par la Banque mondiale. Parallèlement, il sera nommé JRD Tata Visiting Professor au National Institute of Advanced Study (NIAS) en 1992. Infatigable malgré son âge, il y installera et animera une unité de sociologie et d'anthropologie sociale en 1997.

Certes, l'œuvre de M. N. Srinivas ne se caractérise pas par des « high flights of theory », pour reprendre l'expression de son collègue et ami, l'anthropologue Triloki Nath Madan. Pourtant, celle-ci devint célèbre à la faveur de quelques concepts simples mais heuristiques qui firent florès dans les études de sociologie et d'anthropologie sociale portant sur le domaine indien. Ainsi celui de « banque de votes », qui rendait intelligible à la fois la politisation des castes et l'indigénisation du régime démocratique indien (1977) ; ou de « caste dominante », qui remplaçait la notion de pouvoir au cœur de la hiérarchie et au centre de l'analyse ethnographique (1982) ; ou encore d'« occidentalisation » qui problématisait l'idée d'acculturation en questionnant le type de modernité faisant irruption en Inde (1962) ; ou celui enfin, disputé entre tous, de « sanscritisation », qui introduisait la mobilité sociale dans l'approche d'une société que beaucoup pensaient fossilisée (1962, 1966, 1989).

La notion de « sanscritisation » a connu bien des avatars dans l'œuvre de M. N. Srinivas (Charsley 1998). Et elle a fini par désigner le processus par lequel les membres des castes inférieures cherchent à s'élever statutairement en adoptant ou imitant les rituels ou les pratiques des hautes castes. La théorie en fut initialement esquissée dans son premier livre sur la région du Mysore (1942), sans doute par le truchement de Ghurye influencé par le diffusionnisme de Rivers, lui-même instruit par la notion d'« imitation » de Gabriel Tarde dont le célèbre ouvrage de

13. Voir une présentation critique de ce projet in Assayag 1996.

sociologie, *Les lois de l'imitation*, était paru en 1895. Elle fut retravaillée à partir de ses matériaux collectés en pays Kodagu, ancien État princier de Coorg (1952), puis régulièrement amendée (1989) à l'aune des transformations sociologiques que connut le sous-continent. Mais aussi par l'intérêt qu'elle avait suscité auprès de l'anthropologue américain Milton Singer ainsi que des nombreuses études qui l'utilisèrent pour en confirmer le bien-fondé ou la prolonger par l'idée de « rajputisation », effectivement dominante dans le nord de l'Inde, ou par contraste au modèle « Shudra », le dernier *varna* de la quadripartition castée, requalifié aujourd'hui par ses acteurs militants que sont les Intouchables sous le chef de la « dalitisation ». C'est dire la virulence des critiques qui lui furent adressées au regard de la place centrale qu'elle accorde aux Brahmanes, du privilège qu'elle confère aux groupes dominants, de la préséance qu'elle donne à la cohésion sociale ; enfin, le fait qu'elle prétend valoir pour toute l'Inde, y compris dans la longue durée de son histoire, alors qu'elle décalque une situation sociologique strictement régionale (familière à M. N. Srinivas) : celle du royaume du Mysore où les Brahmanes ont effectivement accaparé les positions dans l'appareil d'État colonial au tournant du XIX^e siècle.

Plus généralement, l'intérêt de la monographie sur les Coorg fut justement de montrer, pour le cas de l'Asie du Sud, la fécondité de l'enquête conduite *in situ*, à une époque où la majorité des travaux sur l'Inde restaient confinés à l'étude des textes à partir desquels les plus hardis et les plus ambitieux construisaient une civilisation censée s'opposer à l'Occident de toute éternité. Conscient de la nouveauté de sa perspective, M. N. Srinivas (1955) avait rassemblé dans un volume une série de monographies écrites par les anthropologues du monde indien les plus en vue. La vertu de sa propre monographie fut aussi de proposer une approche ajustant les instruments de la sociologie et ceux de l'anthropologie, non sans visée comparative quoique discrètement affichée. Surtout, elle était la première étude à contester de manière cohérente la vision colonial(ist)e de la caste comme organisation statique et sans histoire, ou de l'Asie du Sud, comme structure immobile qui ne serait que mémoire.

Afin de restituer la dynamique de cette institution, en réalité fluide et changeante¹⁴, M. N. Srinivas articula les notions de « caste dominante », de « solidarité (verticale) inter-castes » et de « solidarité (horizontale) intra-castes » à son concept fondamental de « sanscritisation », lui-même frotté à d'autres hypothèses de mobilité sociale dont celle d'« occidentalisation ». Bien qu'il restât relativement fidèle au modèle de son mentor Radcliffe-Brown – dont on lui reprocha cependant de n'avoir retenu que le fonctionnalisme –, il rejeta l'idée, rigide et réifiée, d'un système des castes pan-indien. Il lui préféra toujours l'approche régionale, explorant les relations qu'entretiennent les castes avec les « petites traditions » de l'hindouisme local, ce dernier étudié au plus près.

Ses nombreux ouvrages ultérieurs déclineront sans relâche ses recherches sur

14. Pour une analyse des transformations traversées par la caste, on retiendra les livres de M. N. Srinivas (1962, 1966, 1996, ed.) et de C. J. Fuller (1996) ; pour une vision synthétique, on pourra se reporter aux articles de J. Assayag (1999, 2000).

les transformations de la morphologie sociale de l'Inde, entre village et urbanité, société hiérarchique et démocratie, hindouisme et occidentalisation, tradition et modernité, avec quelques excursions du côté des « gender studies » (1978, 1984). Défenseur d'une recherche d'abord empirique, inlassable apologiste du « field-work » – il est vrai de plus en plus délaissé par les chercheurs indiens –, mais également missionnaire de la cause de la sociologie en son pays lui-même, son engagement l'amènera à abandonner peu à peu le cadre structuralo-fonctionnaliste et à promouvoir une socio-anthropologie spécifique à l'Asie du Sud, non sans tentation indigéniste¹⁵.

Une semaine avant ses quatre-vingts ans, soit le 10 novembre 1999, le professeur Mysore Narasimhachar Srinivas prononça le discours d'ouverture du séminaire du NIAS « Socio-Anthropological Approaches to Educational Research ». Celui dont la crinière léonine blanchie semblait désormais illustrer le prénom¹⁶ souligna l'aspect vital de cette question, non seulement en elle-même mais pour le progrès de la nation¹⁷. Vingt jours plus tard, sa fille, Tulasi, plaçait précautionneusement à côté de lui quelques-uns de ses « objets » de prédilection – un stylo, ses lunettes, *The Remembered Village*.

BIBLIOGRAPHIE

Assayag, Jackie

1996 « “Déjà lu”. L'héritage colonial de l'anthropologie en Inde », *L'Homme* 137 : 205-209.

1999 « Caste, démocratie et nationalisme. Les avatars du « castéisme » dans l'Inde contemporaine », *Pouvoir* 90 : 55-66.

2000 « En quête de classe moyenne en Inde. Grandeur, recomposition, forfaiture », *Annales. HSS* 6 (à paraître).

Béteille, André

2000 « M. N. Srinivas (November 16, 1916 – November 30, 1999) », *Economic and Political Weekly* XXXV (1-2) : 18-22.

Charsley, Simon

1998 « Sanskritization : The Career of an Anthropological Theory », *Contribution to Indian Sociology* 32 (2) : 527-549.

Fuller, Chris

1996 *Caste Today*. Delhi, Oxford University Press.

1999 « An Interview with M. N. Srinivas », *Anthropology Today* 15 (5) : 3-9.

Ghurye, G. S.

1932 *Caste and Race in India*. London, Routledge.

1973 *I and Other Explorations*. Bombay, Popular Prakashan.

Menon, P.

1999 « A Scholar Remembered. M. N. Srinivas, 1916-1999 », *Frontline*, 24 décembre : 112-113.

Narayan, N. K.

1999 « Chamu », *Frontline*, 24 décembre : 115-117.

15. Comme il ressort de sa préface (Srinivas 1992b) à l'ouvrage de K. S. Singh.

16. Narasimha, qui signifie en sanscrit « L'Homme-lion », est l'une des « descentes » (*avatâra*) du dieu Vishnou.

17. La préoccupation est ancienne, comme l'atteste l'ouvrage de 1977.

Panini, M. N.

2000 « M. N. Srinivas and Sociology », *Economic and Political Weekly* XXXV (4) : 174-177.

Raj, K. N.

1995 « The Delhi School of Economics », in D. Kumar & D. Mookherjee, eds., *D. School. Reflections on the Delhi School of Economics*. Delhi, Oxford University Press.

Shah, A. M., B. S. Baviskar & E. A.

Ramaswamy, eds.

1996 « M. N. Srinivas. The Man and his Work », in *Social Structure and Change, 1. Theory and Method : Evaluation of the Work of M. N. Srinivas*. New Delhi, Sage : 197-218.

Srinivas, M. N.

1942 *Marriage and Family in Mysore*. Bombay, New Book Company.

1952 *Religion and Society among the Coorgs of South India*. Oxford, Clarendon Press.

1962 *Caste in Modern India and Other Essays*. Bombay, Asia.

1966 *Social Change in Modern India*. Bombay, Orient Longman.

1973 « Itineraries of an Indian Social Anthropologist », *International Social Science Journal* 25 (1-2) : 129-148. (Réimp. in *The Cohesive Role of Sanskritization and Other Essays*, 1989.)

1976 *The Remembered Village*. Delhi, Oxford University Press.

1977 *Nation-Building in Independent India*. New Delhi, Oxford University Press.

1978 *The Changing Position of Indian Women*. Delhi, Oxford University Press.

1982 *The Dominant Caste and Other Essays*. Delhi, Oxford University Press.

1984 *Some Reflections on Dowry*. Delhi, Oxford University Press.

1989 *The Cohesive Role of Sanskritization and Other Essays*. Delhi, Oxford University Press.

1992a *On Living in a Revolution and Other Essays*. Delhi, Oxford University Press.

1992b « Foreword », in K. S. Singh, *An Introduction*. Delhi, Oxford University Press (Anthropological Survey of India « People of India ». National Series I) : [pages]

1996 *Indian Society through Personal Writings*. Delhi, Oxford University Press.

1997 « Practicing Social Anthropology in India », *Annual Review of Anthropology* 26 : 1-24.

Srinivas, M. N., ed.

1955 *India's Villages*. Bombay, Publishing House.

1996 *Caste : Its Twentieth Century Avatar*. New Delhi, Viking.

Srinivas, M. N., A. M. Shah & E. A.

Ramaswamy, eds.

1979 *The Fieldworker and the Field. Problems and Challenges in Sociological Investigation*. Delhi, Oxford University Press.

Stocking, George W.

1995 *After Tylor. British Social Anthropology, 1888-1951*. London, Athlone.

Tarde, Gabriel de

1895 *Les lois de l'imitation*. Paris, Félix Alcan. (Réimp. Éditions Kimé, 1999.)

Vasavi, A. R.

1999 « The Self as Institution », *Frontline*, 24 décembre : 114.